

consécutive, le comédien David Murgia donne une lecture à l'Intime Festival. En ouverture le samedi 3 septembre, il se mettra dans la peau de Jake, le narrateur d'*Eureka Street* de Robert McLiam Wilson. L'action se déroule à Belfast pendant les affrontements entre protestants et catholiques : Jake le catholique se bat pour survivre malgré la menace terroriste. L'intrigue, en résonance avec l'actualité des derniers mois, a inspiré le héros de *Discours à la nation*.

Pourquoi avez-vous accepté cette lecture ? En quoi l'exercice est différent de la scène ?

Peter Heller

Les dérapages de la vie



roman
Peindre, pêcher & laisser mourir

PETER HELLER
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Céline Leroy
Actes Sud
381 p., 23 €, ebook 16,99 €

Pêcher et peindre. Voilà deux activités qui apaisent Jim Stegner, toujours bouleversé et culpabilisé par la mort de sa fille Alce, assassinée à 17 ans. Jim s'est retiré dans une maison, à l'extérieur d'une petite ville du Colorado. Chez lui, le strict minimum. Et ses cannes, ses hameçons et ses mouches. Et ses toiles, ses couleurs, ses tableaux. D'ailleurs, sa peinture lui fait gagner sa vie. Un copain la vend dans une galerie de Santa Fe. Jim est un solitaire, un type bien mais un sanguin. Il a déjà été condamné à de la prison pour des coups et blessures. Qu'il avait assésés à raison, sans aucun doute, mais...

Il pêche donc. Perdu dans les souvenirs de sa fille, de son ex-femme, de sa vie. Il peint donc, surtout ces derniers temps en faisant poser Sofia, avec qui une inclination commune se fait jour. Il est toujours partagé entre la douleur, la colère, la peur, qu'il essaie de canaliser à travers la pêche et la peinture. Il est toujours ébloui par les paysages naturels qu'il admire en pêchant, qui l'inspirent dans son art. Peut-être même commence-t-



Peter Heller.
© PH. MICHAEL / LIONSTAR

il à se calmer quand il s'interpose, un soir, entre une brute et le cheval qu'il bat, qu'il frappe à coups de massue. Jim sauve le cheval mais est à ce point obnubilé par son bourreau qu'il le tue. Son frère, ses amis veulent le venger. Et voilà Jim devenu la proie d'une poursuite sans fin, la cible d'une bande d'ordures et le coupable idéal d'une police qui n'a cependant pas de preuve pour l'arrêter. Et la peinture et la pêche ne suffisent plus à l'apaiser. Pourtant, il s'agit de survivre. Et c'est ce que tente Jim, avec l'aide de Sofia. Difficilement.

Jim est un cow-boy. On lui donnerait bien les traits de Clint Eastwood mâchonnant son cigarillo. Il s'inscrit dans la vie de la nature, au rythme des rivières et des buses. Un Clint écolo en quelque sorte. Et poète : l'écriture est superbe, la vision du monde de Jim est souvent contemplative et il y a des pages sublimes sur la nature, les forêts,

les torrents. Et peintre, évidemment. Chaque chapitre s'entame avec le titre et les dimensions d'un tableau, et on aurait bien envie de les admirer, ses œuvres. Et Jim, c'est-à-dire Peter Heller, parle magnifiquement de l'art de peindre, de ce qu'il y a dans un tableau. Et puis, Jim est philosophe aussi à ses heures. N'a-t-il d'ailleurs pas compris, à la fin, qu'il fallait laisser mourir sa fille dans son esprit pour pouvoir lui-même revenir à la vie ?

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Peter Heller à l'Intime : entretien le samedi 3 à 16 h 30.

Comment se passe le choix du passage à lire ?
J'ai fait un premier essai de lecture avec Sylvie Ballul qui s'occupe de découper les textes. On a discuté du texte et elle a fait une proposition de montage pour donner un aperçu du roman dans son ensemble en 50 minutes. C'est assez bien fait, on arrive à suivre l'évolution de deux ou trois personnages et, en même temps, on a des passages sur les décors et les paysages.

La façon de se préparer n'a

Emma-Jane Kirby

Nous face aux réfugiés



récit
L'opticien de Lampedusa

EMMA-JANE KIRBY
Tr. de l'anglais par Mathias Mézard
Equateurs
168 p., 15 €, ebook 12,99 €

C'est un livre qui à la fois horrifie et reconforte. Emma-Jane Kirby est journaliste à la BBC. Ce livre, son premier, est tiré de son reportage du même titre, diffusé en 2015. L'opticien existe réellement. Mais son récit ne fournit pas son nom. Tout au long de l'intrigue, il reste « l'opticien ».

Il réside donc à Lampedusa, cette île italienne entre la Tunisie et la Sicile, avec sa femme. Aux beaux jours, ils sont souvent avec des amis venus en vacances. Ils ont d'ailleurs prévu une balade en mer à bord du bateau de Francesco. Ils sont huit. Quatre hommes, quatre femmes. Ils prennent du bon temps, ils se reposent. Quand l'opticien entend soudain des cris. Les mouettes, dit-il, sans s'inquiéter. Mais, à force, ils inspectent la surface de l'eau. Des ombres semblent y flotter. Ce sont des corps, vivants et morts. Des réfugiés dont le bateau a sombré. Alors l'adrénaline agrippe les huit estivants. Ils se démentent, en ramènent à bord. Des hommes, des jeunes, une femme, encore et encore : ils sont déjà une cinquantaine sur le petit bateau, qui tangué dangereu-



Emma-Jane Kirby. © D.R.

sement et s'alourdit sur l'eau. Mais l'opticien et ses amis veulent encore en sauver. Même quand les gardes-côtes enfin arrivés leur intimement de rentrer au port ; ils sont déçus, excédés, furieux : ils auraient voulu en sauver tellement davantage.

Après, ils se tourmentent. Ils veulent voir ces réfugiés, qui sont parqués dans un camp, on leur interdit l'entrée, ils sont scandalisés, ils veulent aider, encore et encore. Soudain confrontés à la réalité brutale et insupportable, ils veulent agir en êtres humains, eux qui, auparavant, connaissaient le problème mais avec indifférence.

Cette histoire est l'éveil de la conscience de l'opticien de Lampedusa et de ses amis. Qui retourneront d'ailleurs en mer pour guetter l'horizon et, peut-être, aider de nouveaux naufragés, de nouvelles victimes, de nouveaux réfugiés. C'est un récit sans artifice, sombre comme l'âme des passeurs, clair comme la volonté de l'opticien. Avec des détails tellement significatifs. Comme ce jeune Erythréen, sauvé nu, et qui enfle comme un caleçon le tee-shirt que la femme de l'opticien lui tend. Et cette belle leur qui éclaire l'opticien, un an plus tard, quand le jeune en question lui dit : « Aujourd'hui, j'ai un an. Là-bas, j'étais mort. Ici, j'ai recouvert la vie. » Cette seule leur peut illuminer tout un monde.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Emma-Jane Kirby à l'Intime : entretien le dimanche 4 à 14 h 45.



roman
Les portes de fer

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL
Traduit du danois par Alain Gnaedig
Gallimard
416 p., 23,50 €, ebook 16,99 €

Vous le verrez, Jens Christian Grøndahl est grand, affable, parlant français à la perfection avec un agréable accent nordique. C'est un des grands écrivains d'aujourd'hui. Et son dernier roman, *Les portes de fer*, vient le confirmer. C'est l'histoire d'un homme qui n'est jamais nommé, comme s'il était le symbole d'un Occident désenchanté. Il se raconte tout au long de ce roman. Il a 60 ans maintenant. Et il se rappelle ses 20 ans, ses 40 ans. Ses *very good years* ? La vie n'est pas nécessairement comme la chanson. Grøndahl est plus mélancolique.

C'est quasiment à travers les femmes que le je de Grøndahl revit sa vie. Il repense à sa première amie, Kirsten, qu'il abandonne soudain pour s'en aller à Berlin, encore coupé par le mur, rejoindre Erika, la fille de sa professeure d'allemand. Un coup de tête d'un jeune animé par la révolution, qui affiche les posters de Jimi Hendrix et Karl Marx côte à côte dans sa chambre, et apprend l'allemand pour lire Marx dans le texte. Erika l'initie à Brahms et lui brise le cœur.

A 40 ans, il est père d'une fille, divorcé. Il est prof. Un réfugié serbe est dans sa classe, il rencontre sa mère,



Jens Christian Grøndahl.
© ASTRID DALUM.

Jens Christian Grøndahl à l'Intime : Lecture par Lucas Belvaux le samedi 3 à 21 h ; entretien le dimanche 4 à 13 h 15.

traduction Comme voyage initiatique



essai
La seconde profondeur

CHRISTINE LOMBEZ
Les Belles Lettres
432 p., 25, 90 €

Traduire, c'est trahir ou, pour reprendre la formule italienne, « traduttore, traditore ». La formule usée jusqu'à la corde a beau tenter de clore la discussion ; elle ne résout pas l'irritant problème de la pulsion irrésistible de traduire, c'est-à-dire de la traduction lorsqu'elle se lance dans l'impossible mission de faire passer en français un univers étranger. Autour de

Brice Matthieussent, écrivain et traducteur, entre autres, de Jim Harrison et Robert McLiam Wilson, un débat se tiendra sur la traduction à l'Intime Festival.

D'autres tentent des difficultés encore plus grandes. Comment traduire un poète étranger avec tout son univers de son et de sens inextricablement mêlés. L'énigme de la traduction poétique inspire un précieux livre de réflexions à Christine Lombez, qui enseigne la littérature comparée à l'Université de Nantes. A lire avant de se rendre à Namur.

Certes, l'auteur ne traite que de cas particuliers de poètes traduisant d'autres poètes, mais elle nous incite à tirer des conclusions générales de son enquête fouillée, servie par une écriture fine et introspec-

tive. Fondamentalement, pour tous ces écrivains, qu'ils se nomment Bonnefoy, Guillevic ou Jaccottet, Rilke, Beckett ou Pasternak, la traduction s'apparente toujours à un voyage initiatique avec ce que cela suppose de perte, mais aussi de découverte de soi, certains d'entre eux se livrant à l'auto-traduction. *Le voyage de traduire* : il y a quelque vingt ans, le poète Dominique Grandmont avait titré ainsi l'ouvrage qu'il consacrait à la question. Dans le livre qu'elle a intitulé *La seconde profondeur*, Christine Lombez parle aussi de voyage, mais de voyage sans retour, « car, dit-elle, ni le traducteur ni le poème traduit ne rejoindront un jour intacts leur point de départ ».

Cette folle histoire de déposses-

sion créatrice se décline de bien des manières. Elle concerne des écrivains que leur pratique jusqu'aboutiste, leur volonté d'explorer l'au-delà des mots pour comprendre le monde finissent par rendre étrangers, et inquiétants, dans leur propre langue. S'il est par essence un émigré, tout poète est donc aussi un traducteur, un déchiffreur de rébus qui doit se faire autre pour se rejoindre et se sent parfois obligé de se battre contre lui-même. Christine Lombez insiste plus d'une fois sur l'importance que revêt pour un écrivain la pratique dépaysante de la traduction, quelle que soit la part de projection, de parasitage de l'œuvre d'autrui qu'elle suppose, comme le montre la démarche orgueilleuse

d'un Armel Guerne, décidé coûte que coûte à libérer Novalis « de la prison de sa langue originale ».

« Qui traduit se trahit toujours aussi un peu soi-même » : l'analyse, toujours contextuelle, des cas particuliers fait toucher du doigt bien des paradoxes. Et bien des exigences périlleuses que ne renouent pas les autres traducteurs qui ne sont pas poètes et assignent à leur travail le simple devoir d'informer un lecteur qui n'a pas la possibilité d'accéder à la source. En ce domaine, peu de réussites et beaucoup de ratages. Mais c'est une autre histoire.

MICHEL GRODENT

Brice Matthieussent à l'Intime : entretien le dimanche 4 à 14 h 30